

## Moana ou l'écohéroïsme au féminin

*Moana*, le dessin animé sorti par les studios Disney en novembre 2016<sup>1</sup>, met la puissance du mythe au service de l'édification du jeune public. On n'est certes pas dans la science-fiction, mais l'animation, avec Hayao Miyazaki notamment, a pris l'habitude de traiter des questions écologiques à travers la fable. On a bien sûr des écofictions d'anticipation comme *WALL-E* chez Disney déjà (2008) ou *Sky Blue*<sup>2</sup> du Coréen Moon-saeng Kim (2003), mais l'indétermination historique présente l'avantage d'universaliser les vérités actuelles, de relier l'urgence écologique à l'histoire plus vaste de l'humanité, menacée de s'achever dans le chaos. Réalisé par Ron Clements et John Musker à qui, entre autres, on devait déjà *Hercules* (1997), *Moana* s'inspire des récits polynésiens entourant un autre demi-dieu, Maui, véritable héros culturel (Culture Hero) de l'Océanie<sup>3</sup>, vénéré pour avoir offert aux hommes les îles, les cocotiers, le vent, le feu et les longues journées de plaisir. Rien à voir, néanmoins, avec un cours d'anthropologie, fût-elle amusante. Comme beaucoup de fictions de jeunesse, le film respecte la structure très accueillante du monomythe définie par Joseph Campbell<sup>4</sup>, mais il en modifie la portée en se greffant sur une matière existante. Il fait dialoguer tradition et actualité pour proposer à la jeunesse du XXI<sup>e</sup> siècle un modèle un nouveau récit fondateur, les encourageant à s'engager pour la préservation de la planète.

\*  
\* \*

*Moana* est, pour ainsi dire, un dessin animé sans générique. Il s'ouvre, certes, sur le château de *Sleeping Beauty* couronné de feux d'artifice et le flipbook du premier Mickey sonore, mais une fois ces crédits expédiés en moins d'une minute, sur un chant polynésien qui remplace le jingle des studios et l'air de *Steamboat Willie*, on entre dans le récit sans le plus bref panneau de titre. Il suffit de jeter un œil aux autres long-métrages de la même année pour s'aviser qu'il s'agit là d'un choix des plus significatifs. *Zootopia*, *The Jungle Book*, *Alice Through the Looking Glass*, *Finding Dory*, *The BFG*, *Pete's Dragon* arborent tous leur titre dès l'incipit ou après une scène pré-générique, et l'accompagnent souvent d'une série d'informations complémentaires sur la production. La seule exception, à part *Moana*, est *The Finest Hours*, un film d'aventures en live action, consacré au sauvetage d'un pétrolier en détresse par une équipe de garde-côtes, lors de la grande tempête hivernale de 1952. Autre point commun, l'indicatif de la firme cède là aussi la place à une musique qui nous plonge dans l'ambiance, en l'occurrence une adaptation très jazzy du standard « *The Hucklebuck* ». Si différents que soient ces deux films, leurs débuts font donc l'objet d'un traitement identique, témoignant d'une sémiotique commune. Le générique assure « une fonction médiatrice entre le monde réel et celui du spectacle<sup>5</sup> ». L'évacuer, c'est faire l'ellipse de cette médiation et donc passer sous silence la distinction entre les mondes pour mieux affirmer le caractère réel des événements rapportés. Dans *The Finest Hours*, l'absence de titre soutient

---

<sup>1</sup> Ron Clements, John Musker, *Moana* © Walt Disney Pictures, 2016. Les références au film se font, en note, par le simple minutage des extraits cités.

<sup>2</sup> Le film a également été commercialisé sous le titre *Wonderful Days*.

<sup>3</sup> Voir à ce propos Martina BUCKOVÁ, « The Phenomenon of the culture hero in polynesian mythological systems », *Asian and African Studies*, vol. 21, n° 2, 2012, p. 220-239.

<sup>4</sup> Voir Joseph Campbell, *The Hero With a Thousand Faces*, New York, Pantheon Books, 1949.

<sup>5</sup> Voir l'« Introduction » de Laurence Moinereau, *Le Générique de film : De la lettre à la figure* [2009], Rennes, Presses Universitaires de Rennes-OpenEdition Books, « Spectaculaire | Cinéma », 2013, n.p.

donc le réalisme d'un drame « Basé sur une histoire vraie » [« Based on a true story »]. Dans *Moana*, la reproduction du même procédé vient, quant à elle, étayer la réalité du mythe.

Car tout débute ici par un récit des origines : « Au commencement, il n'y avait que l'océan, jusqu'à ce que l'Île Mère émerge<sup>6</sup>. » Avec solennité, la voix off d'une vieille femme nous raconte une création du monde qu'illustrent des tapas animés, avant que l'imagerie 3D ne prenne le relais. Sous nos yeux, le mythe prend vie, jusqu'à ce que l'on revienne à un dessin stylisé pour nous découvrir dans la situation des enfants à qui Gramma Tala le raconte. On a vécu leur immersion, croyant que la diégèse commençait, alors que l'on n'avait affaire qu'à une introduction. La séquence n'en est pas moins capitale puisqu'elle fixe le cadre des croyances dans lequel va se dérouler tout le film. On y découvre Maui, le demi-dieu du vent et de la mer, et l'étrange pouvoir de métamorphose que lui donne son hameçon géant. On y apprend qu'il a jadis dérobé le cœur minéral de Te Fiti, l'Île Mère, provoquant la ruine subite de la nature, puis qu'il a dû affronter Te Kā, démon femelle de la terre et du feu, elle-même en quête de la précieuse pierre. Au cours de leur lutte, celle-ci a été perdue dans l'océan, tout comme l'hameçon de Maui. Quant au demi-dieu, il n'est lui-même jamais réapparu. Telle est la *vérité* ancestrale qui donne sens à toute la suite, car ce mythe débouche sur une prophétie que l'héroïne va accomplir : « Mais un jour, le cœur sera trouvé par quelqu'un qui voyagera au-delà de nos récifs, trouvera Maui, lui fera traverser le grand océan pour rendre son cœur à Te Fiti et nous sauver tous<sup>7</sup>. »

La fiction s'inscrit ainsi dans une temporalité messianique, précisément millénariste, puisque Gramma Talla fait remonter à « mille ans<sup>8</sup> » l'affrontement originel entre Maui et Te Kā. On sait, par les confidences de Ron Clements et John Musker, que le scénario leur a été inspiré par une énigme historique : au cours de recherches préliminaires, ils ont découvert que les Polynésiens avaient soudainement renoncé à toute navigation au long cours, il y a environ trois cents ans, pour les reprendre sans explication un siècle plus tard<sup>9</sup>. L'odyssée de *Moana* correspond donc à des événements fort anciens mais, sur le plan symbolique, ils sont constitutifs du progrès qui vient clore un cycle. Et l'absence de toute datation dans le film favorise leur interprétation comme avènement d'une actualité qui n'est autre que celle du temps de la réception.

Moana est une héroïne d'aujourd'hui, une écohéroïne dont la quête – on l'a compris – n'est autre que la restauration de l'harmonie entre l'homme et la nature. L'accomplissement de la prophétie relègue le personnage de Maui au rang d'auxiliaire. Moana ne se fait d'ailleurs pas faute de rabattre son caquet au demi-dieu lorsqu'il fanfaronne en idole de l'humanité. Si Maui lui est utile, ce n'est pas pour les exploits qu'il se complaît à rappeler en chanson, mais parce qu'il a commis la faute de voler le cœur de Te Fiti. Ce n'est pas pour sa mythologie réelle, mais pour celle brodée de toute pièce par les scénaristes sur l'archétype de la Grande Mère tellurique. Celui qui prétendait donner aux hommes le pouvoir de rivaliser avec les dieux n'a fait que précipiter leur perte ; il le reconnaît d'ailleurs à sa manière, sans se

---

<sup>6</sup> « In the beginning, there was only ocean, until the mother island emerged. » (00:00:55).

<sup>7</sup> « But one day, the heart will be found by someone who will journey beyond our reef, find Maui, deliver him across the great ocean to restore Te Fiti's heart and save us all. » (00:03:52).

<sup>8</sup> « thousand years » (00:03:20).

<sup>9</sup> « As the filmmakers learned more about the incredible voyaging feats of Pacific Islanders, they also discovered from experts in the region that, around three thousand years ago, the voyaging suddenly stopped for about one thousand years, before resuming again. No one really knows why either event occurred. Intrigued by this gap and the questions it raised, Musker and Clements felt it would be the perfect time period in which to set *Moana*. » [À mesure que les réalisateurs en ont appris davantage sur les incroyables prouesses maritimes des insulaires du Pacifique, ils ont aussi découvert, de la bouche d'experts de la région, que les voyages s'étaient soudain interrompus pendant à peu près un siècle, il y a environ trois cents ans, avant de reprendre. Personne ne sait vraiment ce qui s'est passé, dans un cas comme dans l'autre. Intrigués par cette interruption et les questions qu'elle pose, Musker et Clements sentirent que ce serait une période parfaite pour situer l'intrigue de *Moana*.] (Voir Jessica Julius, Maggie Malone, *The Art of Moana*, San Francisco, Chronicle Books LLC, 2016, n. p.)

l'avouer, lorsqu'il s'effraie devant le cœur de Te Fiti, que lui tend la jeune fille : « Écoute, cette chose ne te donne pas le pouvoir de créer la vie, elle montre le chemin de la mort<sup>10</sup>. » On ne saurait mieux dire que le mythe de la science démiurgique n'était qu'une imposture, qu'il a proprement fourvoyé l'humanité. Le récit écologique des origines lui succède et l'instrumentalise en cautionnant par toute une tradition le style mythographique dont il se pare. La fiction phagocyte ainsi la geste du demi-dieu par un habile pastiche qui lui permet d'en approprier la profondeur anthropologique.

Plus précisément, elle la relègue dans un air entraînant, « *You're Welcome* », par lequel Maui, tout à la fois, explique à Moana qu'elle devrait le remercier pour ses bienfaits au lieu de le mettre en accusation, et trompe sa vigilance pour lui dérober son bateau. La séquence est l'occasion d'enrichir la psychologie du personnage. On retrouve le héros rusé dépeint par Gramma Tala lorsqu'au terme de son chant, il emprisonne soudain Moana pour s'en débarrasser. Mais on découvre, au fil des couplets, un séducteur plein d'humour, beau-parleur et narcissique. Il s'est même élevé sa propre statue dans la grotte où il jette Moana, qui ne manquera pas, quant à elle, de la renverser symboliquement pour s'évader. Cette figure de vaniteux, le public des studios Disney la connaît bien : c'était déjà celle d'Hercules, dans le dessin animé éponyme. L'analogie entre les deux demi-dieux se trouve d'ailleurs soutenue, sur le plan filmique, par l'analogie des tatouages et tapas animés qui relatent les légendes polynésiennes avec les céramiques et autres fresques qui rappelaient les exploits du fils de Zeus. *Hercules* revisitait la mythologie grecque à la lumière du star system ; « *You're Welcome* » met en scène un Maui avide de reconnaissance et d'acclamations. Dans les deux cas, le traitement de la mythologie relève de la *reductio ad fictionem* qui caractérise les productions grand public depuis quelques décennies. Le burlesque achève de dépouiller le mythe de tout prestige pour le ramener à sa dimension humaine.

Dans le cas particulier de *Moana*, le phénomène est d'autant plus net que l'on n'a pas affaire à une simple désacralisation du fonds mythologique par l'aventure, mais à un transfert du sacré sur la matière proprement fictionnelle, via l'épiphanie marine qui institue l'héroïne en Éluë, dès son âge le plus tendre. La manière dont l'océan se retire devant l'enfant pour l'inviter à le rejoindre, lui présenter le spectacle de sa faune, comme dans un aquarium, et lui tendre le cœur de Te Fiti, fait inmanquablement penser aux représentations cinématographiques du passage de la mer Rouge. Moana s'impose dès lors comme le Moïse d'une nouvelle Alliance. Et le miracle se renouvelle au dénouement, lorsque l'on découvre avec elle que Te Kā n'est autre que Te Fiti blessée, Te Fiti outragée, Te Fiti en colère, à laquelle elle tend son cœur comme un symbole nuptial. Tout au long de son périple, l'imaginaire mystique dont elle participe se propage, en outre, à travers la masse glischromorphe de l'eau qui transgresse toutes les lois de la nature pour lui venir en aide. Le thème de l'*appel* de l'océan – exprimé dans « *How Far I'll Go* » – est capital dans le destin d'une jeune fille dont la soif individuelle d'émancipation répond à une mission supérieure et collective. La psychologie adolescente vient ainsi relayer une aventure mythographique que le jeune public peut d'autant mieux recevoir qu'elle n'est pas sans affinité avec le parcours d'un Harry Potter, lui aussi amené à réaliser une prophétie.

L'efficacité du mythe tient, pour partie au moins, à ce qu'il déplace l'enjeu du romanesque. D'un point de vue narratologique, en effet, la prophétie – contrairement à l'oracle dont l'obscurité est la règle – peut à bon droit apparaître comme un antidote au suspense. Elle rabat les possibilités de dénouement sur une simple alternative, et pour peu que l'on convienne du happy end, elle l'annonce en fait d'emblée. À partir de là, l'accent se reporte sur les conditions de l'accomplissement, les étapes à franchir, les obstacles à surmonter. Dans le cas de Moana, son voyage est divisé par la prophétie elle-même en deux

---

<sup>10</sup> « Listen, that thing doesn't give you power to create life... It's a homing beacon of death. » (00:44:31).

grandes parties, l'une qui doit la mener seule sur l'île de Maui, l'autre qui doit les conduire ensemble à Te Fiti. La première met en question son obéissance à l'interdiction paternelle de naviguer au-delà du récif ; elle teste sa détermination et sa confiance dans l'Océan. La seconde l'expose en compagnie du demi-dieu à trois périls correspondant aux antagonistes de ce dernier, tels qu'ils ont été brièvement exposés dans le mythe initial : les Kakamora, des pirates en forme de noix de coco ; Tamatoa, le crabe géant qui détient l'hameçon magique dans son antre de Lalotai, le Royaume des Monstres ; enfin Te Kā, le volcan anthropomorphe qui interdit l'accès à l'île de Te Fiti. Après la mise à l'épreuve du croyant, la tératomachie : en l'absence de véritable enjeu quant à l'issue du périple, l'attention se porte tout entière sur ces épisodes d'inspiration épique. Ainsi la prophétie contribue-t-elle à concentrer l'aventure sur les éléments qui la sacralisent.

Les voies qu'emprunte la mythographie de *Moana* mettent en avant les moyens par lesquels la jeune écohéroïne parvient à ses fins. Ils sont pour l'essentiel de deux ordres, relevant respectivement de l'herméneutique du genre et de la sémiotique des configurations générationnelles.

Moana prolonge une lignée déjà longue, désormais, de têtes d'affiche féminines des productions Disney. Elle est de ces personnages qui font mentir la vieille critique féministe sur le machisme des représentations héroïques. Ce qui était vrai il y a encore une vingtaine d'années n'a plus cours aujourd'hui. Moana est en fait au centre d'un mythe fondamentalement matriarcal, ce qui s'accorde d'ailleurs avec les stéréotypes concernant les cultures océaniques primitives<sup>11</sup>. C'est une femme et une femme de pouvoir, appelée à régner après son père. On retrouve là un thème déjà décliné par la Walt Disney Company dans *Brave* (2012) et *Frozen* (2013). Il fait, en l'occurrence, ressortir la responsabilité collective qu'endosse la jeune fille. Même si elle est appelée par l'Océan, il y a une dimension sacrificielle dans la manière dont elle se lance à l'assaut de l'horizon pour sauver une île menacée par la pénurie. Quand son père avait renoncé à naviguer au-delà des récifs après une expérience douloureuse, elle-même ne s'arrête pas au souvenir de la première tempête qui avait brisé son embarcation. Il ne s'agit pas seulement de transgresser la loi du père, mais de faire mieux que celui-ci, de le dépasser. La femme n'est pas l'égal de l'homme, elle le surclasse, elle le disqualifie.

Le personnel du film met du reste face à face deux groupes clairement sexués : d'un côté Tui, le père de Moana, et Maui, le demi-dieu ; de l'autre Moana et sa grand-mère, Gramma Tala, la prophétesse. Ils s'opposent par leurs valeurs plus encore que par le sexe puisque Sina, la mère de Moana, est quant à elle parfaitement respectueuse de son mari. Tui, c'est l'homme tel que se le représente Maui : une créature qui profite des bienfaits du demi-dieu sans se poser de question. Il se définit dans la chanson « *Where You Are* », alors qu'il résume, en chœur avec tout son peuple, l'enseignement dispensé à Moana. Le principe en est simple : perpétuer la tradition, rejeter toute innovation comme inutile, puisque l'île pourvoit à tous les besoins d'un quotidien enchanteur. On est en Amérique, il y a du *Home Sweet Home* dans l'attitude prônée par Maui. Moana, quant à elle, ne peut se rallier à pareille vision parce qu'elle a conscience que ce bonheur repose sur l'offense faite à Te Fiti. Elle enfreint les interdits paternels comme plus tard elle défiera Maui, et pour les mêmes raisons. Gramma Tala ne se contente pas de lui raconter le mythe originel ; elle l'encourage également à écouter l'instinct qui la pousse à prendre le large. C'est elle, surtout, qui lui révèle l'existence de la grotte où sommeillent les antiques pirogues du temps où les habitants de Motunui étaient de hardis voyageurs. À l'instar de sa petite fille, Gramma Tala participe de l'imaginaire océanique, comme en atteste son tatouage de raie géante et sa métamorphose *post mortem*

---

<sup>11</sup> Sur la naissance de ce mythe du matriarcat polynésien, voir Patrick Cerf, *La Domination des femmes à Tahiti : Des violences envers les femmes au discours du matriarcat*, Papeete, Au Vent des Îles, 2013.

dans cet animal totem. Le clivage culturel des deux femmes avec Tui s'approfondit ainsi d'une symbolique élémentielle qui lui confère la dimension cosmique des principaux mythes.

Autant le père de Moana insiste sur l'importance de profiter du lieu où l'on vit ; autant sa grand-mère lui enseigne qu'il est essentiel de savoir qui l'on est. Ce faisant, elle lui fait entendre la voix du passé aussi bien que celle de l'avenir ; elle l'invite à mettre entre parenthèses le monde de ses parents pour renouer avec celui de ses ancêtres. C'est en cela que le partage des sexes recoupe la succession des classes d'âge. L'accomplissement de la prophétie implique de rompre avec l'insouciance d'une génération dévoyée pour retrouver la grandeur de celles qui l'avaient précédée. La leçon s'applique sans mystère à une société de consommation invitée à revenir à des modes de vie plus sobres, à moins exploiter la planète et à mieux l'explorer pour la connaître davantage et ne plus lui nuire. Derrière la quête identitaire de Moana, le mythe dessine les contours d'un nouvel humanisme, basé sur une meilleure appréhension de la place de notre espèce dans l'univers. C'est ainsi que l'homme, comme l'héroïne, deviendra vraiment adulte au lieu de jouir de la planète en enfant gâté.

Au final, lorsqu'en haut de la Montagne des Chefs, Moana vient poser sur les pierres de ses aïeux le coquillage que la mer lui a tendu, elle marque au sceau du féminin la souveraineté qu'elle s'est acquise en réconciliant l'homme et la nature. À l'âge prométhéen ouvert par le larcin de Maui, à l'ambition mortifère de toute-puissance virile, succède l'ère de l'harmonie vitale et gynécomorphe. Le mythe de l'Île Mère est aussi un plaidoyer social pour la raison des femmes, contre l'orgueil des mâles.

\*

\* \*

Si l'on devait dresser un bilan mythique du film, il faudrait convenir qu'il disqualifie la mythologie ancienne, celle qui sanctifie l'attitude de Tui, pour en accaparer les forces au profit d'un nouveau récit fondateur correspondant aux angoisses écologiques du XXI<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit plus de gérer un héritage, à la manière d'un Giraudoux s'attelant à la 38<sup>e</sup> version d'Amphytrion ou d'un Tournier revisitant Robinson, mais de faire table rase du passé, de le jeter aux oubliettes de l'Histoire afin de pouvoir partir sur un nouveau pied. Le mythe garde son efficacité discursive, mais il perd toute crédibilité. Il n'est plus qu'une coquille vide, un canevas sémiotique alliant référence aux origines, résonance historique, dimension cosmique et geste héroïque. Il n'est plus, au sens rhétorique du terme, qu'une figure de discours.